

Jean 20,19-20 ; 24-29

14 avril 2024

St Etienne, Prilly

Nous voici donc au soir du jour de la résurrection. Jésus se montre à ses disciples et leur dit « La paix soit avec vous ». Tous sont là sauf Thomas, celui qu'on appelle Didyme.

Et notre récit se termine juste une semaine plus tard, lorsque Thomas verra enfin le Ressuscité. Je me suis souvent demandé ce qui a pu passer par la tête de Thomas pendant toute cette semaine. Curiosité, impatience, peur, angoisse même ? En tous les cas, quelque chose va se passer durant cette semaine de doute dans la vie de Thomas.

Une semaine pour se retrouver, pour se re-crée, comme au temps de la Genèse et de la première semaine du monde.

Une semaine pour recevoir le souffle sacré, s'en imprégner, de ce même souffle que celui qui fut insufflé à l'humain encore pris dans la glaise, au moment de la création du monde.

Une semaine pour se laisser traverser de ce souffle de vie, car c'est le même que celui qui redonna vie aux ossements desséchés dans la vision du prophète Ézéchiél.

Une semaine pour comprendre de tout son être, de toute son âme, de toute sa pensée, qu'à l'aube de Pâques, c'est véritablement une nouvelle création qui est en train d'advenir.

Dans la Bible, deux conceptions du temps semblent s'opposer. Deux façons différentes en tous les cas de comprendre le temps : d'abord un temps très linéaire, le temps du chaos et de la mort et puis un temps beaucoup plus rythmé, un temps qui palpité, le temps de la création et de la vie.

Or là, dans la semaine de notre récit, c'est un peu la réunion des deux qui est en train de se produire. Autrement dit, la présence du Ressuscité, c'est ce point ténu et fragile, ce point unique où se rejoignent le temps du déroulement et le temps du moment, la mort et la vie. Le Ressuscité devient ici le point d'ancrage entre un temps qui s'écoule et un temps qui palpité.

Une semaine dans la vie de Thomas, c'est donc aussi une semaine pour se rendre compte que, désormais il n'y a plus de frontière entre l'ici-bas et l'au-delà, entre le temps et l'éternité.

Mais Thomas lui, au soir de Pâques, n'en est pas encore là et il nous faut nous attarder un peu sur son personnage et surtout sur ce qu'il symbolise.

D'abord, vous l'avez remarqué, chaque fois que l'on parle de Thomas dans les Évangiles, on y ajoute toujours « celui qu'on appelle Didyme ». « Didyme », autrement dit « jumeau ». Mais jumeau de qui ? Cela, jamais aucun texte n'en a parlé. Seules quelques églises marginales des débuts de la chrétienté ont risqué de dire que Thomas n'était autre que le jumeau du Christ.

Une façon de reconnaître que le divin est peut-être moins éloigné de l'humain qu'on pourrait le croire.

Pour ma part, je me suis toujours demandé si Thomas n'était pas aussi « notre » jumeau, notre jumeau en humanité... Celui en qui nous pourrions, après tout, fort bien nous reconnaître, dans ses élans et dans ses doutes, dans ses exigences et dans ses peurs.

Rappelez-vous, Thomas, c'est d'abord celui qui veut suivre Jésus au tombeau de Lazare, très décidé et presque autoritaire. C'est aussi celui qui ose avouer ses faiblesses : « Seigneur, nous ne savons même pas où tu vas, comment pourrions-nous en connaître le chemin ? » (Jn 14,5).

C'est lui enfin qui sera présent lors des dernières apparitions du Ressuscité dans l'évangile de Jean.

Mais dans le récit de ce jour, c'est dans son doute que Thomas nous ressemble le plus. Et c'est cela qui nous le rend si attachant.

Et si, depuis toujours, on avait mal compris le doute de Thomas. Et si l'on avait pris son doute pour une appréhension, une crainte, une hésitation. Alors que le doute de Thomas n'est rien de tout cela. Ce n'est d'ailleurs pas plus une négation.

C'est une interrogation sur la qualité d'une vérité. Thomas refuse une foi qui ne serait qu'illusion. Et ce n'est pas une illusion qu'il veut voir, ou un fantôme, ou même une apparition. C'est le même Jésus mort quelques jours plus tôt. Et lorsqu'il verra enfin Jésus, une semaine plus tard, il n'aura plus besoin de toucher les plaies qu'il demandait à voir. Il aura alors compris que c'est dans la mort de Jésus que l'événement de Pâques prend tout son sens.

Ainsi, le doute de Thomas me semble beaucoup plus positif qu'on a bien voulu le comprendre. Positif et actif, conséquence d'une foi ancrée dans la liberté. Un doute qui veut aller plus loin, qui refuse de se reposer sur une tradition, une rumeur ou même un récit...

Certes, les autres disciples ont vu, lui disent-ils, le Seigneur. Déjà, depuis les débuts de cet évangile de Jean, si différent des trois autres, Jésus s'est défini

comme le « Je Suis » ... Je suis le chemin, la vérité, la vie, la porte, la lumière, le berger, le fils, le cep, le pain, le serviteur... mais avant tout « Je Suis ». Autrement dit, Je Suis le même Je Suis qui s'est manifesté à Moïse au buisson ardent ! Je Suis celui qui devient transparent à la présence de l'Être qui l'habite.

C'est à cet horizon-là, – la révélation d'un Jésus devenu « Je Suis », Présence du Divin – que doit se comprendre le terme de « Seigneur » employé par les disciples.

Quand ils disent à Thomas, « nous avons vu le Seigneur », c'est aussi incroyable que de dire « tu sais Thomas, nous avons vu Dieu, Dieu dont le nom est imprononçable et comme nous ne pouvons pas le prononcer, nous disons "Seigneur" » !

Huit jours plus tard, les portes de la maison sont closes à nouveau. Les portes de la conscience de Thomas, encore fermées il y a une semaine, vont-elles s'entr'ouvrir ?

Le même crucifié vient et se tient là. Les mêmes mots retentissent « Paix à vous », comme si le *shalôm* donné était aussi important que le souffle insufflé.

Et si nous laissons, pour finir, la parole à « notre » jumeau...

Deuxième jour de la semaine

La chose est tellement terrible, hors des limites du raisonnable, que je ne sais qu'en dire et qu'en penser. Alors j'écris.

Moi qui ne suis guère un adepte des cercles de savants refaisant le monde, moi qui ne rejoins pas les rabbins de mon peuple dans leur amour de la lettre, de l'écriture et de son commentaire, j'écris.

Mon nom est Thomas mais on me surnomme « le jumeau ». Jumeau de qui ? ne me le demandez pas, c'est une question que je ne me pose plus vraiment. Car je n'ai jamais eu de frère ou de sœur.

Je m'appelle Thomas et cela fait maintenant quelques années que j'ai rejoint la troupe de mon maître. Je dis "troupe" parce qu'il n'y a jamais eu plus de diversité dans l'apparente unité que nous formions. Étrange caravansérail de ces hommes et de ces femmes, soulevant la poussière sur leur passage, à la poursuite d'un maître étrange et passionnant, qui parlait de graine de moutarde, d'amour et d'eau vive.

Je suis parti avec eux, avec Pierre, toujours si bourru, Jacques le pointilleux, Jean au visage d'ange renfrogné, Salomé la tendre et Madeleine aux yeux ourlés de khôl.

Je suis parti en laissant tout derrière moi parce qu'un homme s'était approché en murmurant : viens, suis-moi.

J'ai tout vécu avec eux. La souffrance, les rires, les reproches et la tendresse. J'ai distribué les pains et les poissons à la foule affamée. J'ai vu Lazare sortir de son tombeau. J'ai consolé les larmes de la femme adultère. J'ai crié à la trahison de Judas. J'ai hurlé lorsque le fer a meurtri la chair de mon maître devenu pantin tragique. J'ai frissonné aux ténèbres de midi, jour noir, sans pardon et sans espoir. J'ai tout vécu avec eux. Sauf l'incroyable. Comment croire en effet à ces délires d'apparitions, à cet irrationnel dépassant la raison ?

Troisième jour de la semaine

Je n'arrête pas de penser aux paroles de mes compagnons. D'autres aussi disent l'avoir vu... un certain Cléopas et sa compagne, sur la route d'Emmaüs... Marie, dans le jardin du tombeau... Mais étrangement, à chaque fois, ce sont d'autres descriptions, d'autres images, d'autres paroles.

Comme si le visage du maître s'était démultiplié, intériorisé, transformé... Et pourtant je résiste. On ne peut quand même pas ajouter foi à ce qui n'est que rêve et désir.

Cinquième jour de la semaine

Je sens qu'une rupture est en train de se faire. La vague se creuse, laissant dans son jeu d'écume, une trace éphémère, vulnérable et vivante. Je sens que j'y suis, au cœur de ce passage, douloureux, fragile, intense... emporté par une énergie plus forte que moi.

La jalousie qui m'avait saisi à l'écoute de mes compagnons m'abandonne tranquillement. Qu'importe si, dans quelques jours, je le verrai, moi aussi ou non. L'important pour moi, ce n'est plus de transformer mon doute, ce jumeau de la foi, mais bien de me laisser bousculer par une foi qui embrase les manières de voir.

Septième jour de la semaine

Je n'ai plus peur. Je suis prêt à me laisser conduire au-delà du passage.

D'une certaine manière, cette semaine de doute m'aura été nécessaire pour quitter, moi aussi, mon tombeau d'angoisse.

Dans un moment, je vais me lever, ouvrir la porte et sortir enfin de ce lieu où je me terre depuis l'incroyable récit.

Ce que je verrai alors n'aura d'importance que si mon regard devient intérieur, véritable reflet de la trace du Divin à ma rencontre.

Je n'ai plus peur, moi le jumeau de mes frères et sœurs en humanité. Désormais l'absence devient promesse. L'éternité rejoint l'instant, sans nostalgie ni remords.
Amen.

Isabelle Graesslé